

Isabelle Zribi

La revanche des personnes secondaires

série **Alimage**



Éditions de l'Attente

À Charlotte King

Merci mon chien

Ma mère me replongerait volontiers au fond de son ventre pour le refermer sur moi comme une housse. Elle ne digère pas mon départ. Elle estime que je l'ai abandonnée en m'installant à Bruxelles. Elle me souhaite sourdement désillusions et déceptions, pour que je lui revienne. Je suis sur le point de lui donner ce plaisir malsain. Malgré mes lettres de motivation au lyrisme exacerbé, je ne travaille plus depuis des mois. Au hasard de mes recherches d'emploi, une annonce m'intrigue. « Famille bourgeoise recrute employée de maison, bonnes manières exigées ». Aucune autre qualité n'est requise et le salaire, inhabituellement haut.

J'obtiens un entretien pour le lendemain. La maison est située dans le clos des milliardaires, comme l'appellent les Bruxellois. En face du bois de la Cambre, je sonne à la porte d'un château Walt Disney miniature. Une domestique, en tablier blanc, m'invite à patienter dans l'entrée. J'attends environ une heure. Une cloche

sonne et l'employée me demande de la suivre. J'entre dans une pièce immense, encombrée de vases en verre coloré et de tableaux champêtres. Une femme d'environ soixante-quinze ans, vêtue d'un peignoir de soie mauve, est allongée sur un divan, les pieds blottis contre Ursula, un caniche gris.

— Vous ne savez pas lire ? Je cherche une jeune fille.

Je vante, dans un marmonnement, la qualité future de mes services.

— Vous venez d'où ?

Pour préserver mes chances d'être recruté, j'évite de lui dire que je suis roumain et préfère me déclarer portugais, provenance de viande humaine qui semble lui plaire tout particulièrement. Elle m'observe attentivement et me dit avec agacement, pressée de se débarrasser de cette préoccupation superflue : « Ça ira, vous êtes embauché. » Elle précise toutefois les conditions de ce recrutement. Elle m'explique qu'elle est une femme d'habitudes et qu'à son âge, il est dangereux d'en changer. Elle n'a pas celle d'avoir des domestiques hommes. Elle me demande de répondre au nom de Maria et de porter l'uniforme féminin. « Ça ne vous dérange pas ? »

Elle paraît satisfaite d'avoir trouvé aussi rapidement la domestique qui lui manquait et ordonne à la femme qui m'a fait entrer de m'installer. Rosa – c'est son nom

– m’indique que ma chambre m’attend au dernier étage et que je serai nourri et blanchi. Elle travaille pour Madame depuis trente ans et m’espère cette chance. Elle me fait ensuite visiter furtivement quelques pièces de la maison et le parc. Dans le jardin, des arbres à troncs épais entrecroisent leurs branches et des fleurs blanches et roses volettent. La pelouse est duveteuse et me donne envie d’y enfoncer les pieds. Des roses gigantesques tournent leurs têtes dans des directions multiples. Même les guêpes et les araignées se transforment, dans ce jardin, en des créatures gracieuses et étranges.

Le manoir et le salaire valent certainement la peine que je me déguise en fille. Je me le répète, tandis que j’enfile mon uniforme *casual*, dans ma minuscule chambre donnant sur le parc. À la fois trop court et trop ample, il se compose d’une robe grise à large col blanc et d’une blouse rose. Rosa m’en a remis un second, plus austère, composé d’une robe noire, d’un col et d’une coiffe, que je devrai porter pour les réceptions. Je tâche de m’apercevoir dans le miroir de poche accroché au mur. Je ne suis vraiment pas gracieux. Mais est-ce que les militaires, les pompiers, les moines, les livreurs de pizzas, les caissières, les agents de sécurité le sont plus que moi ?

Rosa n'est pas étonnée par ma nouvelle apparence. Elle m'avoue qu'elle s'appelle en réalité Valérie. Mais je ne peux en tirer toutes les conséquences que si personne ne nous entend. Elle me précise que je ne dois, sous aucun prétexte, utiliser les toilettes de Madame. Seules Ursula et elle-même peuvent y siéger. Nous devons utiliser exclusivement les nôtres au quatrième étage. Puis elle énumère tranquillement mes fonctions : récupérer, faire la poussière, les fenêtres et le service durant les repas. Madame – elle la nomme ainsi avec un naturel sidérant – attache beaucoup d'importance à ce que ses domestiques soient polis et par polis, elle veut dire discrets et par discrets, mutiques. Je ne dois pas jurer hors de ma chambre ni parler bruyamment. Si Madame m'adresse la parole, je devrai lui répondre sans insolence. Rosa me précise que Madame est très pointilleuse. Tout doit être à sa place. Les micro-événements de la maison se succèdent suivant un rituel immuable dont nous sommes les gardiens. Madame prend son café à 8 heures 30, déjeune à midi et dîne à 19 heures 30. Les fenêtres doivent être lavées le mardi, l'argenterie faite le vendredi. Ursula doit être promenée et ses intestins soulagés à 8 heures, 14 heures et 18 heures.

Rosa me montre comment mettre la table. Elle me tend un double décimètre. C'est le tien, me dit-elle avec un sourire généreux. Elle m'explique que l'espace entre

l'assiette et les couverts doit être de cinq centimètres. Cette distance doit être doublée entre les assiettes.

Je m'adapte difficilement à mes nouvelles assignations de poste et de genre. Les yeux et les oreilles de Madame traînent partout. Je suis sommé de ne plus me désigner au masculin. Je m'appelle Maria et ce changement dans mon état civil, que Madame a décrété, est opposable à tous. Pendant un déjeuner, Madame constate avec effarement la pilosité de mes jambes.

— Mais qu'est-ce qui vous est passé par la tête, Maria ? Vous voulez faire comme ces féministes ? Vous irez vous acheter un rasoir.

Je tente de me défendre mais Rosa me suggère par les yeux de faire marche arrière.

— Désolé.

— Désolée qui ? mon chien ?

— Désolé Madame.

Le week-end, je bois des bières avec d'anciens collègues de brasserie. Je prétends que j'effectue divers travaux pour une femme riche. Je retrouve avec bonheur un blouson épais et des baskets. Mais je ne prends plus plaisir à commenter les filles.

Un samedi soir, j'apprends que Madame donne une réception pour une dizaine d'invités. Le temps est venu de sortir mon second uniforme, le noir et blanc avec la coiffe. Rosa me tend une couche et une culotte plastifiée

légèrement parfumée. Je crois à une blague. Mais l'humour n'est pas de mise. Rosa me dit que Madame a inventé la couche pour que le personnel puisse demeurer en service jusqu'au départ des invités. Rosa ne va toutefois pas jusqu'à dire que c'est une bonne idée. Dans ma chambre, avant les festivités, j'enfile la culotte plastifiée et la couche, qui frotte désagréablement contre mes cuisses. Je profite de ma solitude passagère pour pleurer en musique.

C'est la première fois que je me présente en fille devant des étrangers. Curieusement, les invités ne me regardent pas. Je plais même à un vieux type, à la bouche odorante, peut-être doté d'une vue lacunaire. Il se colle à moi pendant que je le sers, tâchant de toucher ma poitrine de son épaule. Il fait mine de se rendre aux toilettes pour me suivre dans la cuisine où il me déclare son goût pour les femmes latines. Je parviens à m'échapper non sans mal. Le matin venu, Madame me reproche de n'avoir pas été plus gentille avec son ami. Il a perdu sa femme et je dois être douce avec lui. Je lui réponds qu'elle ne me paye pas pour coucher avec des vieux, ce qui me vaut une diminution immédiate de mon prochain salaire.

Tuer Madame serait facile. Il est dangereux de se décharger sur autrui des choses matérielles. Je pourrais glisser de la mort-aux-rats dans ses céréales, placer des

morceaux de verre dans son café, astiquer trop vigou-
reusement l'escalier. Mais il serait regrettable de ris-
quer la prison pour cette salope.

Pendant les vacances d'été de Rosa, je m'amuse à
modifier son ordre des choses. Je verse du café dans
sa boîte de thé, des Miel pops dans son muesli bio.
J'inverse le sel et le sucre. Je lui sers du fromage râpé
au lieu de son parmesan, je dresse la table avec des
couverts inhabituels. Au lieu de son verre à pied en
cristal, elle trouve un verre à moutarde devant son
assiette. Quand elle se plaint, je fais mine de n'être au
courant de rien.

Profitant de ses absences, j'entre dans sa chambre.
Je recule son fauteuil, éloigne son tabouret en velours
sur lequel elle pose ses pieds. Je déplace de quelques
centimètres ses horribles vases en verre. Elle ne trouve
rien à sa place et hurle. Je l'observe passer d'un meuble
à l'autre, stupéfaite, perplexe, anxieuse. Je lui affirme
que je n'ai touché à rien.

Elle crie qu'elle va me virer, que quand Rosa revien-
dra, je passerai un sale quart d'heure. Mais je lui fais
remarquer qu'il va être difficile de trouver quelqu'un
au milieu du mois d'août. Je fais l'argenterie le samedi,
les fenêtres, le dimanche. Je lui sers son petit-déjeuner
à 11 heures du matin, son déjeuner à 14 heures. Je fais
sonner son réveil à 5 heures du matin, ferme ses volets